Allocution lors de la Cérémonie des 25 ans du Prix Latsis
15 janvier 2009, Hôtel du Gouvernement, Berne

Point de vue de Prof. Anne-Nelly Perret-Clermont
Institut de psychologie et éducation, Université de Neuchâtel
Lauréate du Prix Latsis national 1989

Je voudrais commencer en remerciant très vivement Monsieur Spiro Latsis et sa famille pour l'existence de ce prix. C'est un réel encouragement pour les *jeunes* scientifiques de Suisse – *et l'un des seuls!* Je voudrais remercier Monsieur Peter Fricker pour son rôle au départ, et le Fonds national de la recherche scientifique pour ses efforts pour soutenir ce prix et une politique de la recherche qui encourage la qualité.

En créant un prix pour les jeunes, vous avez été inventifs et courageux. Pourquoi dis-je courageux? Parce que, dans notre pays, l'habitude est d'être très prudent quand il s'agit d'honorer quelqu'un. On fait attention à ce que les lauréats ne soient justement pas trop jeunes: « on ne sait jamais comment ils vont tourner », « s'ils seront de bons porte-drapeaux pour la renommée du prix ». Alors.... « honorons plutôt, sans trop de risques, des carrières accomplies... » .

Vous avez eu l'imprudence de miser sur des jeunes! Bravo! Vraiment bravo! Et merci! Oui, c'est très important de soutenir les jeunes, de montrer que leur expertise a du prix, que l'on tient à eux, que leur inventivité, leur puissance intellectuelle, leurs connaissances, sont désirées. Ce serait vraiment dommage que la reconnaissance de leurs talents ne vienne que de l'étranger.

Recevoir le Prix Latsis a été pour moi une surprise totale et un très profond encouragement à poursuivre mes efforts méthodologiques et théoriques. Ce prix m'a donné la force nécessaire pour tenir bon.

Ce que vous faites, Monsieur Latsis, en offrant ainsi cette mise en lumière de travaux scientifiques importants, mais qui seraient sinon restés mal connus, a une portée énorme. Dans un petit pays comme la Suisse, un Prix Latsis National a une très grande visibilité et provoque une réelle onde de choc symbolique: j'ai pu remarquer qu'au-delà de ma personne, le prix reçu a encouragé beaucoup de jeunes qui ont pu voir qu'il y avait une place pour les jeunes suisses dans la

recherche scientifique du pays; et ce prix a attiré l'attention sur tout un champ de recherches - en psychologie culturelle de l'éducation - qui est de plus en plus important pour la Suisse.

En effet, comprendre les processus éducatifs et découvrir par quels moyens les faire réussir, dans toutes les couches de notre société globalisée, est un défi considérable. Seule une éducation civilisatrice, humaine, intelligente, peut aider à résoudre des problèmes cruciaux d'aujourd'hui. Il nous faut comprendre comment on forme les jeunes aux contacts internationaux, à la tolérance religieuse et nationale; comment on éduque de façon à maîtriser mieux les coûts de la santé; éveiller au respect de l'environnement; donner le goût de l'étude des sciences et des techniques; comment on apprend à recourir à la littérature, aux arts et à nos grandes traditions pour donner sens à la vie et par là-même éviter les explosions violentes d'un mal-être qui ne sait même pas comment s'exprimer. Il nous faut former les jeunes en vue d'une vie professionnelle qui requiert dorénavant des compétences sociales de travail en équipe, souvent dans plusieurs langues.

Nos habitudes éducatives et scolaires ne suffisent plus; et les querelles idéologiques ne résoudront rien car la tâche est complexe. Elle demande une attitude de recherche pratique de solutions, d'évaluation des propositions. Une recherche pratique qui doit être en dialogue avec une recherche fondamentale au carrefour des sciences sociales, de la psychologie et des humanités, capable de remonter aux racines profondes des problèmes et d'identifier des voies constructives et efficaces pour les résoudre.

La surprise que fut pour moi ce prix, m'a aussi fait clairement voir que, bien que femme (!), je n'étais pas condamnée à rester dans l'ombre du système universitaire (pourtant... j'observais quotidiennement... combien les hommes y avaient priorité...). Ce fut un encouragement aussi pour les assistantes et étudiantes, *et* pour les jeunes hommes désireux de rencontrer des compagnes capables tant d'un réel partage intellectuel que d'un partage d'autres responsabilités, notamment financières.

Il parait qu'on aimerait me demander ce que j'ai fait du prix. Et bien, mon premier souci, ma première urgence, a été de consolider la crèche qu'une amie avait fondée dans notre maison. Cette crèche a accueilli pendant plus de 20 ans un étonnant mélange d'enfants de familles monoparentales modestes et d'enfants d'universitaires... Le souci de cette crèche n'a pas été de "garder" les enfants (les enfants ne sont pas des moutons à garder) mais d'éduquer la petite enfance en lui offrant l'espace pour jouer à toutes sortes de choses, l'occasion d'apprendre à vivre avec d'autres enfants, de partager activités et questions, de rencontrer d'autres adultes qui savent prendre en compte leurs besoins et les éveiller à ce monde complexe qui les entoure. Mon deuxième souci a été de produire des traductions dans notre champ de recherches, et d'étendre les réseaux de collaborations internationales.

Les organisateurs de la présente manifestation attendent de moi une prise de position sur la politique universitaire. Je commencerai par l'expression de ma reconnaissance, qui est aussi celle des autres scientifiques, pour les efforts très importants du pays pour promouvoir des universités de qualité, et pour soutenir

le Fonds national de la recherche scientifique, une institution dont l'excellente réputation nationale et internationale est bien méritée. Je voudrais souligner l'importance de voir cet investissement et sa qualité soutenus par une personne comme vous, M. Latsis.

La Suisse est enviée dans le monde pour sa capacité à décrocher des Prix Nobel et des Prix Balzan, et pour sa capacité à former une élite scientifique remarquable - une élite de niveau AAA ("trois A" pour reprendre l'expression des investisseurs lorsqu'ils désignent des produits sûrs; ou des vendeurs lorsqu'ils garantissent le respect des normes écologiques de leurs produits haut de gamme). La Suisse forme une élite de niveau 3A. Elle est composée de 5% d'hommes et de 1% de femmes d'une génération d'étudiants universitaires - chercheurs de tout premier plan.

Mais la Suisse est aussi - paradoxe! - en retard parce qu'elle ne forme pas un nombre suffisant de bons chercheurs - qui n'ont pas 3 A mais "seulement" 1 ou 2 A. De récentes statistiques font apparaître que la Suisse "importe" beaucoup de cadres universitaires (y compris pour qu'il y ait enfin des femmes parmi les professeurs d'Université!), alors que nos propres étudiant-e-s, coûteusement et longuement formés jusqu'au niveau du master, hésitent à faire des thèses ou des post-doctorats. Ils sont désenchantés, ils voient que dans la recherche scientifique il n'y a pas guère de postes de cadre intermédiaire, et ils concluent donc que pour réussir dans la recherche il n'y a qu'une solution: partir, s'expatrier sans grande chance de retour... Nous avons là, fort dommageable pour la recherche, un "brain leak", un tuyau percé, "un glacier qui fond" (pour reprendre l'expression que vient d'utiliser Monsieur le Conseiller Fédéral Pascal Couchepin). Il nous faut - c'est urgent - étudier la situation, regarder de façon longitudinale ce qui se passe réellement, et réagir. La recherche scientifique recrute à armes totalement inégales dans le marché du travail car les HES, industries ou administrations ne requièrent pas des jeunes qu'ils "payent leurs galons" par une douzaine d'années de précarité.... pour un avenir incertain!

En conclusion, je dirai qu'il vaut vraiment la peine de former une élite, mais aussi de donner le goût de la recherche à plus de monde. Il nous faut travailler à rendre possible des carrières intéressantes non seulement pour les "3A" mais aussi pour les autres bons chercheurs que le pays recherche pour ses entreprises, pour sa vie civique et culturelle, et pour son rayonnement dans le monde. Des chercheurs en sciences naturelles et techniques, en médecine mais aussi en sciences sociales. La société en a besoin. On s'en rend compte, par exemple, à chaque catastrophe, lorsque les medias nous invitent en urgence à expliquer ce qui se passe. Mais, *préventivement*, il y a vraiment beaucoup à faire pour éviter les catastrophes et surtout pour pouvoir continuer à nous réjouir de tout ce qui fonctionne dans notre société et que l'on voudrait consolider, *à commencer par l'éducation.*

Je vous remercie de tous vos efforts passés, présents et à venir, en ce sens. Merci de votre attention.

Berne, 15 janvier 2009